

Carry van Bruggen, *Une coquette*

La fenêtre était ouverte –, avec douceur, sans violence, le vent frais du mois de mai soulevait les rideaux, les gonflait comme des voiles et les poussait jusqu'au beau milieu de la pièce – puis ils retombaient paisiblement – telle la respiration d'un enfant assoupi. Au-dessus du bouquet de jacinthes humides qu'elle serrait dans ses mains, la bouche et le nez enfouis dans les fleurs, Ina contemplait ce spectacle – son cœur battait d'une joie douce et véhémence, elle le sentait dans sa gorge – et comme dans son enfance, elle laissait les mots de ses pensées dodeliner au rythme des battements de son cœur : l'hiver est fini... l'hiver est fini... l'hiver est fini...

Mais seulement un court instant ; car elle baissa aussitôt les yeux, et s'abreuva, par gorgées plus profondes et plus intenses, du parfum lourd et humide. C'était davantage que l'odeur des jeunes sèves au retour du printemps, c'était l'odeur de son enfance, de son passé ; et maintenant que, les yeux fermés, elle gardait le visage enfoui dans les fleurs, on eût dit que les portes de son âme s'ouvraient grand, laissant venir à elle toute son enfance, le cortège entier des années et des jours, jusqu'aux plus tendres – avec leurs sentiments, événements et rencontres, avec leurs moments de pleine lumière et de crépuscule – sons, brises, voix humaines, effluves domestiques, elle se laissait faire en tremblant, emplie d'émotion et de stupéfaction bienheureuse, parce que c'était possible, que toutes ces impressions endormies, longtemps oubliées, soient réveillées, ranimées et portées à un degré d'acuité et de clarté presque troublant par une odeur de jacinthe. Il lui semblait que son âme était une plaque photographique, en apparence grise et unie, mais qui, dans le bain de développement, révélait avec une clarté stupéfiante et troublante des images auparavant invisibles. Le bain de développement du souvenir, c'étaient les odeurs, mais pas uniquement – la musique aussi, et parfois il suffisait même d'un simple bruit vague et indéterminé, la pluie et le vent, un cri entendu dehors dans la soirée – pour la reporter inopinément dans les lointains du passé. Quel prodige ! que les impressions de sa prime jeunesse restent en elle les plus puissantes – qu'elles l'émeuvent plus fortement que ses autres souvenirs, – elles qui provenaient toutes de cette époque inconsciente où elle ne savait pas qu'elle écoutait et faisait attention, mais où elle devait pourtant avoir fait plus attention, écouté plus intensément que jamais par la suite, lorsque les événements avaient eu, semblait-il, des couleurs plus vives et plus prononcées au moment où elle les vivait, quand elle écoutait, regardait et savourait consciemment – mais n'avaient finalement laissé qu'un souvenir bien pâle.

Et comme toujours, ses pensées tâtonnaient et se perdaient dans l'immensité de cette seule stupéfaction, de ce mystère étrange et fascinant – qu'était-ce donc que le souvenir, lui qui, surpassant la mort et la fuite du temps, semblait les faire mentir ? – jusqu'à ce qu'elle ne pense plus

à rien, toute à l'odeur qu'elle respirait à pleins poumons, tandis que le vent s'amusa à souffler sur les lourds rideaux et que tout son être semblait se dilater, tendre ses forces à l'extrême pour embrasser toute la splendeur du monde.

On frappa à la porte.

« Voilà le docteur, Mademoiselle. »

« Le docteur ! » Elle se leva d'un bond et reposa les jacinthes, le passé se dissipa. Le présent l'enserrait étroitement : elle avait dix-neuf ans, elle habitait chez des étrangers parce que chez elle, c'était insupportable – elle restait volontairement cloîtrée depuis deux jours, mécontente de tout le monde et d'elle-même, empêtrée dans des querelles comme un oiseau pris au lacet, réfugiée dans l'ultime asile de la solitude.

« Pouvez-vous recevoir le docteur, Mademoiselle ? »

« Je n'ai pas besoin de docteur, mon mal de tête est passé », s'apprêtait-elle à dire – lorsqu'elle entendit le médecin sortir de la pièce du bas avec Mary, sa voix à lui résonner en bas de l'escalier, puis leurs deux voix, les jérémiades on ne peut plus distinguées de Mary au-dessus du murmure plus sourd du docteur. Et si elle avait le front de se plaindre ! Se plaindre d'elle comme d'une petite fille, auprès d'un homme qu'elle ne connaissait pas et qui était peut-être en train de hocher la tête et de sourire à son propos avec Mary. Il fallait que cette conversation cesse. Immédiatement.

« Demande au docteur s'il peut monter, Bertha. » Sa voix avait pris un accent autoritaire et impatient, la bonne ferma la porte ; elle se mit à attendre, haletante, prête à se défendre avec véhémence. Sur la table, devant elle, elle aperçut les fleurs, et elle les regarda, saisie et étonnée par l'idée qu'il lui suffisait de les prendre dans ses mains, de s'abreuver de leur odeur, pour devenir douce et tendre, pour se délivrer d'elle-même avec sa petite colère et sa petite fierté, et se retrouver elle-même plus grande, plus vaste, plus libre, mais elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas. Le présent la tenait, la talonnait, la mordait à vif, elle ne pouvait pas s'y soustraire.

Soudain, les voix se turent, elle les entendit monter l'escalier – en bas, une porte claqua, Mary était entrée dans le salon. Et tout en se demandant à quoi ressemblerait le docteur et quelle sorte d'homme ce pouvait bien être, elle prit conscience avec effroi qu'elle ne savait pas quoi lui dire. Car elle n'était pas malade – et ce n'était pas elle qui lui avait demandé de venir ! Elle se tourna rapidement vers le miroir, esquissa un sourire, se passa la main dans les cheveux. Et si elle lui disait la vérité ? Peut-être la comprendrait-il – la chaleur de cet espoir la parcourut.

Elle se tenait debout à côté de sa chaise quand il entra. « Vous n'êtes tout de même pas venu exprès pour moi ? »

« Oh non, Madame Rutgers avait besoin de moi. Une broutille, mais puisque j'étais là, elle m'a demandé... Mal à la tête depuis quelques jours ? Vous avez pris votre température ? »

C'était vraiment ridicule. Etre malade –, prendre sa température, inquiétude de circonstance sur le visage tourné vers elle. Si elle le disait tout simplement, cela n'aurait peut-être pas l'air trop extravagant.

« Je n'ai pas pris ma température, je ne suis pas malade, je suis ici seulement pour... pour me reposer quelques jours. »

« Et pourquoi ne pas l'avoir dit ? »

Elle garda le silence, il s'assit et leva les yeux vers elle en souriant, elle baissa les yeux vers lui et sourit aussi. Il avait un joli visage rond et imberbe, des yeux pleins de gentillesse, des yeux de jeune garçon, il devait avoir trente-cinq ans. Il n'était pas comme les autres, – c'était tout à fait évident. C'était agréable, de l'avoir ici à l'improviste et de discuter un peu avec lui. Elle éprouvait le besoin de lui parler de beaucoup de choses, de lui parler beaucoup d'elle-même. Il la trouvait jolie, ça se voyait dans ses yeux –, et elle était jolie, elle l'avait vu dans le miroir. Comme il la trouvait jolie, elle n'aurait pas de mal à discuter avec lui. Mais c'était à lui de commencer. Elle restait à demi détournée, appuyée contre la cheminée, il la regardait, elle le sentait ; en pensée, elle revit sa propre silhouette, se demanda comment il trouvait sa robe et son teint de peau.

« Pourquoi avez-vous donc, au mépris de la vérité, simulé un mal de tête ? »

Elle rit, son cœur se réchauffait. Bizarre, à l'instant, quand elle pensait que Mary parlait d'elle comme d'un enfant, la colère commençait déjà à monter en elle –, et maintenant qu'il lui parlait comme à un enfant, elle se sentait contente et flattée. Elle s'éloigna de la cheminée et vint s'asseoir en face de lui.

« Si vous le voulez, je vous le dirai, mais c'est tout une histoire. »

« J'écoute. » Il se redressa sur son siège.

« Pas si vite. Ce n'est pas si simple. Je veux dire... c'est lié à tout un tas de chose. Mais en fait, ça peut aussi se dire en deux mots. Je suis difficile, coléreuse et intolérante – je suis fâchée avec tout le monde et ne peux pas supporter les gens "sympathiques". Ça ne fait pas trois mois que je suis ici et j'ai déjà fait plus d'une trentaine de scènes. Du reste, personne n'en fait ici. Ici, tout le monde est posé, civilisé et a de bonnes manières. Jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Jusqu'au bœuf, à l'âne et à l'étranger. Je donne toujours la mauvaise réponse et fais toujours tout de travers. Elle s'interrompt en riant : « Ça n'a pas de sens, ce que je vous dis là. Voilà, vous êtes au courant. »

Il rit.

« Vous riez de ce que je vous dit. Soit ! – je suis d'humeur magnanime aujourd'hui. Vous savez que, sinon, je suis bien capable d'assassiner quelqu'un qui se moque de moi ? Et même pour moins que ça. Le premier jour, à table, j'ai été près de poignarder Rutgers avec un couteau à fruit. »

Il se remit à rire.

« Ça a l'air drôle, mais ce n'était pas drôle du tout. Je suis arrivée ici un mercredi, en février. Le mercredi, ici, c'est jour de réunion des suffragettes, elle tiennent conseil dans la pièce moderne du rez-de-chaussée, assises sur leurs chaises fonctionnelles autour de la table ergonomique, toutes dames de qualité, graves, nobles, tout à fait comme il faut, cultivées et vêtues suivant les normes de l'hygiène – et j'ai eu l'audace, en cette horrible journée, de parler à table en termes irrespectueux de ces dames de qualité, nobles, tout à fait comme il faut, sympathiques. Oui, ne le prenez pas à la légère. Mary ne l'a pas fait, d'ailleurs. Je la revois encore, avec son petit bec de brochet arrogant et ses yeux ronds et vides – dites-le moi, vous : n'est-ce pas que toutes les suffragettes se ressemblent ? Ou est-ce seulement qu'elles s'habillent toutes de la même façon ? Cette question me travaille depuis longtemps, c'est vraiment un problème pour moi !

Nous la résoudrons plus tard. Madame Rutgers s'est dressée... fière comme un paon, malgré son indécente corpulence, et elle s'est mise à me faire la leçon, de sa voix on ne peut plus distinguée. Monsieur Rutgers mangeait du riz au lait... »

Il éclata de rire, elle lui jeta un regard courroucé.

« Ne vous fâchez pas. Qu'avez-vous contre le riz au lait ? »

« Exactement la même chose que ce que j'ai contre les gens "sympathiques". Ce riz au lait aurait dû m'alerter – mais je n'ai pas compris, et je m'y suis heurtée inconsidérément. J'aurais dû sentir qu'une jeune fille n'a rien à espérer d'un homme qui mange du riz au lait comme il le faisait. »

« Et qu'est-ce que vous espérez ? »

« Qu'il m'aiderait. Qu'il sentirait combien je me sentais malheureuse et humiliée – je me suis bien tenue, mais j'étais en ébullition – que Mary me réprimande comme un petit enfant, le premier jour, et parle de ces vieilles folles au visage compassé comme d'un groupe de femmes d'exception que moi, ver de terre insignifiant, j'aurais dû regarder avec déférence – qu'il se comporterait de manière chevaleresque, qu'il dirait quelque chose de gentil, de bienveillant, ou de drôle. Cet affreux cuistre, ce pédant imbu de lui-même. Est-ce que c'est un homme, ça ? Je l'entends encore, avec sa voix nasillarde, "des plaisanteries indues au sujet de femmes de qualité", comme s'il se tenait devant sa classe. Il ne peut pas me supporter et moi, oh, je le trouve abominable. Tout le contraire de ce que doit être un homme, à mon sens. »

« Et c'est alors que vous avez voulu l'attaquer avec un couteau à fruit. »

« Ne parlez pas si légèrement de la colère », dit-elle, subitement grave. « C'est bien pire que vous ne le pensez – ça fait de vous une bête, votre voix devient rauque, votre visage devient affreux, vous voulez voir du sang, étrangler quelqu'un. Plusieurs heures après un accès de colère, il m'arrive de repenser encore aux horreurs que j'ai dites et que j'ai voulu commettre. C'est tellement épouvantable et tellement étrange... "Etre hors de soi", c'est une belle expression pour le dire. Et tout le monde peut me mettre dans cet état, et tout, le premier venu, une futilité. Tenez, à l'instant,

quand vous discutiez avec Mary. Qu'est-ce qu'elle a dit ? Elle a parlé de moi ? C'est ça, je le sentais. Et qu'est-ce qu'elle vous a raconté ? »

« Je ne sais pas si j'ai le droit de vous le dire ! »

« Je ne sais pas non plus si vous avez le droit de me le dire – mais vous allez le faire. »

« Elle ne m'a pas demandé de le cacher et il vaut peut-être mieux que vous le sachiez. On lui a écrit de chez vous à votre sujet. » Elle se leva d'un bond et lui jeta un regard furieux.

« On ? Qui, on ? Pas Otto, ni Joséphine. Otto ne voulait pas le faire – et voilà qu'Annie l'a fait quand même. Ma future belle-sœur, cet être égoïste dont mon frère est amoureux. Et quoi, qu'est-ce qu'elle lui a écrit ? »

Elle était blême et tremblante.

« Si vous essayiez au moins de garder votre calme. Là, là... » Elle s'assit.

« Qu'est-ce qu'il y avait dans cette lettre ? »

« Des choses qui se sont passées l'année dernière et l'année d'avant – et dans lesquelles vous avez été impliquées. Que vous... »

« Que je... »

« Que vous vous êtes jetée d'une fenêtre à cause d'une institutrice de votre école. »

Elle s'empourpra et se cacha le visage dans les mains, sa voix était étouffée.

« Et voilà ce qu'Annie écrit à Mary, et Mary le raconte à Herman, et à Gerda, et à Erik, et demain Coba le saura, et la semaine prochaine toutes ces âmes nobles, probes et de qualité le sauront tout aussi bien que les âmes nobles, probes et de qualité de là-bas le savent – et pourront hocher leurs dignes têtes, et rire de la folle enfant ou peut-être avoir pitié d'elle. Vous commencez à comprendre que je les haisse tous ? Et vous saviez donc tout cela en détail quand vous êtes monté me voir ? » Il fit oui de la tête, elle bondit.

« Mary vous a demandé de monter ici pour voir si je ne me serais pas pendue dans l'intervalle », hurla-t-elle, hors d'elle. « Ils pensent sûrement que c'est un amusement, une sorte de marotte ou de passe-temps. Comme Pennewip, vous savez, dans le roman de Multatuli : "il-fait-ces-choses-là-pour-son-plaisir". Est-ce que vous aussi, vous faites partie de ces esprits héroïques qui ont vaillamment décrété que le suicide est "lâche" ? Dites-leur en mon nom, si vous le réentendez dire, qu'ils n'ont qu'à essayer un peu pour voir, d'une fenêtre ou dans l'eau. » Elle reprit place sur sa chaise. « Maintenant, vous aussi, vous me trouvez folle, bien sûr – comme les autres. »

« Je ne sais vraiment pas si je dois dire "oui" ou "non" pour vous calmer. Vous êtes un vrai baril de poudre, en ce moment. »

« Si vous saviez tout ! Avez-vous déjà rêvé que vous vous réveilliez soudain dans un espace étroit entre quatre hauts murs maçonnés, serrés et compacts, sans aucune issue ? Non ? Je pense que ça vient d'un roman étrange où il est question d'une nonne qu'on a claquemurée ainsi. Je rêve des

choses les plus insensées, je ne pourrais pas les raconter – et vous ne me croiriez pas. J'ai parfois l'impression que je voudrais donner dix ans de ma vie pour savoir ce que rêver signifie – et encore dix ans de plus pour savoir ce que c'est que le souvenir. »

« Vous êtes prodigue de vos années et vous auriez tôt fait de les épuiser –, il y a tant d'autres mystères que ces deux-là. »

« Et si je pouvais les comprendre, ces mystères –, tous –, juste l'espace d'un instant –, et puis mourir –, est-ce que vous me plaindriez ? Est-ce vivre, ce que nous faisons, toujours dans la nuit, toujours à tâtons ? »

« Vous ne pensez certainement pas toujours ainsi. »

« Je ne pense généralement pas ainsi –, c'est justement cela qui est étrange. Quand quelqu'un me trouve gentille, m'aime et me comprend –, ou quand je sens que j'aime les gens – pas les gens que je connais, mais les gens que je ne connais pas –, ou quand un ami me joue la *Petite musique de nuit* et me dit ensuite qu'il n'est personne au monde pour qui il pourrait jouer aussi bien... » Elle se tut, un sourire sur les lèvres, comme abîmée dans le souvenir.

« Vous me parliez d'un rêve et de quatre murs maçonnés. »

« Je ne sais plus », dit-elle d'une voix douce et faible, « je crains d'y attacher trop d'importance. C'était peut-être un cas tout à fait banal. Etes-vous déjà tombé à genoux devant quelqu'un ? »

Il sourit et secoua la tête en signe de dénégation.

« Je sais très bien combien c'est ridicule. J'ai un sens très aigu du ridicule –, je sais très bien quand je fais quelque chose de ridicule, ou quand j'en fais trop. Mais cette fois-là, ce n'était pas ridicule. Ça ne l'est devenu que quand elle s'est mise à rire. Vous sentez ce que je veux dire ? C'est au moment où elle en a ri que c'est devenu risible. Et moi *a fortiori*. Et tout ce que j'avais dit et fait durant tous ces mois, – les poèmes, les petits mots, les heures à attendre sous la pluie. Durant tous ces mois, je ne l'avais pas senti, je ne m'en étais pas doutée – tous ces mois durant lesquels elle m'a offerte en spectacle aux autres –, et quand j'en ai subitement pris conscience, comme si un éclair frappait mon cerveau –, et quand mon "idéal" s'est trouvé là à rire – à ricaner comme une fille de boutique – là, c'était réellement se réveiller entre quatre murs maçonnés sans aucune issue. Je le sens bien –, maintenant que je le dis, ça a l'air vague et inconsistant, inauthentique peut-être –, ça ne me convainc presque plus moi-même. Mais sur le moment, ça me semblait être la seule solution, celle qui s'imposait naturellement. N'est-ce pas étrange, que maintenant, si peu de temps après, je ne puisse presque plus le ressentir ? La plupart des gens en tireraient la conclusion que ce n'était pas non plus "authentique" sur le moment, mais je sais bien ce qu'il en est. »

« Bien sûr. L'orage passe, mais il n'en était pas moins "authentique" tout le temps qu'il durait. »

« Je suis contente que vous pensiez ainsi – et que vous ne me trouviez pas d'emblée "superficielle", comme le font les autres. »

« Toujours les "autres" ! »

Elle rougit.

« Vous avez raison. Je leur donne plus d'importance, et à leur jugement, surtout, que je ne veux bien le reconnaître. Parfois –, et parfois, je suis au contraire extrêmement sûre de moi et terriblement fière. D'un instant à l'autre, je change du tout au tout –, comme si je n'étais pas un seul être humain, avec un seul cœur et une seule paire d'yeux –, mais une centaine d'êtres humains, avec une centaine de cœurs et une centaine de paires d'yeux. Ça donne un tel sentiment de confusion, d'insécurité. »

Il ne répondit pas, réfléchit un instant.

« Comment vous êtes-vous retrouvée ici, dans cette maison ? »

[...]

Texte traduit à partir de la deuxième édition : Carry van Bruggen, *Een coquette vrouw*, Amsterdam : P.N. van Kampen en zoon, tweede druk, 1916.

La première édition de ce roman date de 1915.